

Chapitre 1

Raymond avait plié et replié une feuille de papier, en avait fait un aéroplane qu'il tenait au bout de son bras. Il imitait le son d'un avion. Du haut de l'escalier, il lança l'appareil qui voltigea un instant avant d'aller choir dans quelque recoin de la cuisine. Sa sœur, un petit bout de chou, était assise dans la grande berceuse et s'amusait avec une ficelle.

Arthur, son père, était penché sur le journal du matin alors que Lucette, sa mère, lavait la vaisselle du déjeuner. Raymond grimpa les marches, s'arrêta, descendit un peu, se pencha au-dessus de la rampe et cria :

— Maman, ma tante pleure là-haut.

— Zut! Je l'ai encore oubliée, celle-là! C'est correct, mon trésor, je m'en occupe.

La petite Gervaise, qui avait tout entendu, fit un mouvement pour descendre de sa chaise.

— Toi, Gervaise, reste là, tu m'entends!

Boudeuse, l'enfant inclina la tête et reprit son jeu avec la corde.

Arthur, impatient, plia le journal qu'il lança sur la table. Il sortit précipitamment de la maison. « Ça ne peut pas durer, cette histoire-là! Pourquoi le bon Dieu ne vient-il pas la chercher? » Il se dirigea vers l'écurie, attela le cheval : il irait tracer les sillons du potager.

— Raymond, trésor, c'est l'heure de te rendre à l'école. N'oublie pas ta boîte à lunch.

— Oui, maman. Minotte, je te donne mon avion.

Elle le remercia par un grand sourire. Lucette embrassa son fils qui s'en alla en sifflant. La mère le regardait aller, les yeux débordants de tendresse. Elle revint vers la table, prit le plateau qui contenait le repas qu'elle porta à sa belle-sœur en maugréant. Revenue dans la cuisine, elle dit sèchement à la bambine :

— Va jouer dehors, il fait beau.

Non, fit Gervaise de la tête. Sa mère savait bien ce qu'elle mijotait : l'enfant voulait aller s'amuser sur le lit de la malade.

— Je t'interdis de monter là, tu m'as bien comprise?

— Oui, répondit Gervaise, sans conviction.

— Je t'ai à l'œil, ma petite bougresse. Je sors aider ton père. Ne joue pas avec les portes, pour ne pas faire entrer les mouches!

Gervaise avait le cœur gros. Elle adorait grimper sur le lit de sa tante; elle éprouvait un plaisir fou à brosser ses longs cheveux noirs, ce que la malade aimait tant! Mais l'interdiction formelle, qu'elle ne savait s'expliquer, lui avait valu plus d'une fois une fessée pour avoir désobéi. L'avion ne l'amusa plus. Elle n'avait qu'une idée : se rendre auprès de tante Marie.

Là-haut, une fille qui n'avait même pas vingt ans s'étiolait lentement. Seul son jeune âge expliquait sa résistance au mal. Ses poumons étaient rongés par la bactérie de la tuberculose, ce qui en faisait une pestiférée, la maladie infectieuse étant contagieuse. Le contact du bacille suffisait à transmettre le mal. Chaque jour, elle déclinait un peu plus.

Depuis des siècles on cherchait le moyen de contrer cette maladie dont on ne comptait plus les victimes. En plus d'être fatale, la tuberculose était une calamité; elle était aussi une source de honte. On évitait de côtoyer non seulement les gens qui en étaient atteints, mais aussi les membres de leur famille. C'est pourquoi la pauvre Marie restait enfermée dans cette chambre obscure dont elle ne sortirait que les pieds devant.

Lucette s'était opposée à ce que sa belle-sœur fût placée dans un sanatorium. Il ne serait pas dit que ses enfants appartenaient à une famille frappée par la consommation! Marie finirait par mourir; ce n'était qu'une question de temps. Le sacrifice de l'avoir gardée et cachée sous leur toit finirait bien par trouver sa récompense. Jamais, au grand jamais, une Lamoureux ne serait cataloguée morte de tuberculose!

Au début de son mariage, Lucette pestait : elle trouvait les

voisins éloignés et se sentait bien seule dans ce rang, en périphérie de la paroisse. Aujourd'hui, elle s'en réjouissait; le terrible secret était mieux gardé.

Raymond, son fils aîné, était sa raison de vivre, surtout que ses deux autres garçons étaient décédés avant l'âge de trois ans. La naissance de Gervaise était venue compléter cette famille. La mère aurait préféré un fils, beau et fort comme son Raymond.

— Dieu ne l'a pas permis. Il a sans doute ses vues. Peut-être que Lui, Il les aime également ses enfants, lui avait dit Arthur sur un ton badin.

— Pas moi, avait riposté la mère d'une voix tranchante.

Arthur était attristé par l'attitude inexplicable de sa femme. Aussi témoignait-il plus de tendresse à sa mignonne petite fille.

Tout en dirigeant le cheval, Arthur continua de ruminer l'incident du matin. « Elle finira par la laisser mourir de faim! C'est pas Dieu possible, il me faudra faire quelque chose avant qu'il ne soit trop tard. On dirait, ma foi, qu'elle le fait exprès! Pourtant, elle a du cœur à l'ouvrage; elle n'est pas méchante. »

La herse se dandinait dans le sol, formant de beaux sillons droits. Bientôt, il devrait semer.

Lucette, à l'aide de la bêche, formait des rectangles en élargissant les travées du sol que son mari venait de remuer. De temps à autre, elle jetait un coup d'œil vers la maison. Se pouvait-il que Gervaise soit restée immobile sur sa chaise tout ce temps? Et si elle était montée à l'étage?

La bêche heurta une roche résistante. Lucette se servit du manche de son outil pour l'extirper du sol. Le manche se cassa. Elle chercha Arthur des yeux. Il était tout à fait à l'autre bout du champ.

Le hasard fait mal les choses : la femme relevant le pan de sa robe pour essuyer son visage trempé de sueur vit le rideau de la fenêtre du passage du deuxième étage qui bougeait. « Ainsi, Gervaise est là, ça ne peut être qu'elle, car il y a belle lurette que la belle-sœur ne se lève plus. »

Lucette entra dans une colère noire. La bêche cassée à la main, elle courut vers la maison, grimpa l'escalier et se dirigea vers le lieu maudit. Gervaise était assise sur le lit de sa tante, une brosse à cheveux à la main. Furieuse, Lucette saisit l'enfant, et la roua de coups. La pauvre petite, sidérée, subit

la colère de sa mère et ne fit aucun mouvement pour tenter de se protéger. Et Lucette frappa, frappa, frappa encore.

— Arrête, Lucette, arrête, tu vas la tuer! hurla la malade.

Mais Lucette n'entendit pas. La fillette, clouée au sol, criait à rendre l'âme. Marie, effrayée, se leva avec peine, s'empêtra dans sa longue robe de nuit et tomba de tout son long sur l'enfant qu'elle chercha à protéger.

L'effort fut trop grand : aux hémoptysies succéda l'hémorragie foudroyante : le sang jaillit, souilla tout, éclaboussa Lucette qui se mit à hurler comme une déchaînée.

Arthur, parvenu au bout du sillon, entendit le cri perçant. « Lucette, c'est la voix de Lucette. Elle n'est plus dans le jardin. » Il laissa tomber les rênes, courut vers la maison, grimpa les marches quatre à quatre, entra dans la chambre et constata l'horreur du drame. Sa sœur, inerte, gisait là, étendue sur Gervaise, immobile. Il retourna le corps de sa sœur et souleva sa fille dans ses bras, puis la transporta dans la salle de bains et lava son visage. Les larmes de l'homme se mêlèrent à l'eau qu'il voulait régénératrice. Il n'eut de repos que lorsque l'enfant ouvrit les yeux. Doucement, il alla la déposer sur son lit. Ensuite, il revint dans la chambre. Sa sœur reposait toujours sur le plancher. Assise sur le sol, sa femme tenait encore son outil à la main. Son regard était fixe, elle ne criait plus.

— Lucette! hurla l'homme.

Lucette ne réagit pas. Arthur la releva. « Lucette! » cria-t-il encore. Du revers de la main, il la frappa en plein visage. Elle sursauta, et se remit à hurler.

Arthur attira sa femme hors de la pièce, la secoua pour l'obliger à se calmer. Il la dirigea vers sa chambre, l'aida à s'étendre sur son lit et ferma la porte.

Il s'approcha de sa sœur, tâta le pouls; il n'y avait pas de doute : ses souffrances étaient finies. Il revint vers Gervaise qui s'était endormie; un instant, il cajola son front, prit une couverture et, avec douceur, couvrit l'enfant.

C'est à ce moment qu'il saisit la gravité de la situation. Adossé au mur, il resta immobile de longues minutes, incapable du moindre mouvement. « J'ai été fou, j'ai été fou de ne pas avoir prévu ce drame. Tout ça est de ma faute! J'ai été fou. »

Il fallait prendre une décision; il ne savait pas laquelle. « Le docteur? C'est trop tard. Le curé, oui, le curé. » Il descendit à la cuisine d'où il téléphona au presbytère. Il pria le

prêtre d'apporter les huiles saintes. Puis, il pensa à Gervaise qui lui semblait plutôt mal en point. Il téléphona aussi au médecin.

L'un et l'autre arrivèrent dans la même automobile, amenant avec eux l'espoir. Ces deux êtres étaient les seuls à connaître le grand secret caché derrière les murs de cette demeure. Une rumeur circulait déjà au village : on croyait que la grabataire, qu'on ne voyait plus jamais, était mentalement dérangée.

Pendant qu'Arthur assistait en silence aux prières du prêtre, le médecin signa l'acte de décès. « Pour cause d'hémorragie », disait le document.

— Que s'est-il passé, Arthur?

— Je ne sais pas. J'étais au champ avec Lucette, dit-il, d'une voix basse. Tout à coup j'ai entendu crier, je suis monté et j'ai trouvé ma sœur étendue de tout son long sur ma fille. Il y avait du sang partout.

— Quelle triste histoire!

— Venez voir ma fille, docteur, elle n'est pas bien.

— Je vous suis.

Arthur n'aurait pu le jurer, mais il crut voir se refermer la porte de la chambre derrière laquelle se trouvait sa femme. Ainsi, elle aurait écouté et entendu sa version des faits, quelque peu déformés. Il serra le poing.

Le docteur examina l'enfant. Les contusions semblaient nombreuses. Il demanda à être seul avec elle. Arthur et le prêtre sortirent. La demi-heure qui suivit sembla une éternité pour le père désespéré.

— Ta femme, Arthur, comment prend-elle la chose?

— Il m'a fallu la secouer, et même la frapper pour qu'elle reprenne ses sens. Elle était figée.

— Quelle triste histoire! Dure épreuve, bien dure épreuve que le Ciel t'envoie là.

Arthur assena un coup de poing sur la table en jurant :

— Si quelque chose arrive à ma fille, je ne réponds plus de moi!

— Tu blasphèmes, Arthur! Ressaisis-toi, mon fils. La colère n'a jamais guéri la douleur.

L'homme baissa la tête. Outre sa souffrance profonde, les remords l'assaillaient.

La vérité était si laide, si monstrueuse qu'il n'avait osé la

dévoiler. Toute sa vie serait hantée par cet odieux mensonge. Mais un mari a-t-il le droit de trahir sa femme? Gervaise était petite; oublierait-elle ce terrible événement? Pourquoi le docteur restait-il aussi longtemps au chevet de l'enfant?

Arthur regarda l'horloge. Son inquiétude croissait au même rythme que son impatience. Et voilà. Enfin, il put entendre le martèlement des pas du praticien qui empruntait l'escalier. Ce dernier vint les rejoindre dans la cuisine. Le père de famille le fixa d'un regard interrogateur; il voulait connaître le diagnostic.

– Rien de trop grave, sauf...

– Sauf?

Arthur, tendu par la peur, était debout devant le médecin.

– Elle devra être examinée plus à fond. Seuls les rayons X nous donneront une réponse sûre.

– Quelle réponse?

– Je crois qu'il y a un problème au niveau de la hanche droite.

– Un problème?

– Je le crains.

– C'est sérieux? Le problème, il est sérieux?

– C'est trop tôt, je ne peux pas me prononcer. Il faudra des examens plus poussés.

– Elle n'est pas en danger?

– Non, rassure-toi. Elle va même très bien, compte tenu des faits.

– Vous lui avez parlé? demanda Arthur en gardant les yeux baissés, embarrassé.

– Oui, bien sûr. Maintenant, Arthur, il nous faut prendre des dispositions en ce qui a trait à ta sœur. Veux-tu que je m'en occupe?

– Ce serait un effet de votre bonté.

– Bon. Pour ce qui est du reste, je pense que tu sais ce qu'il faut faire. Tu dois brûler tout ce qui se trouve dans cette chambre : le lit, le prélat, le linge, tout. Puis enduis les murs, le plafond et le plancher d'une solution de chaux aussi pure que possible. La pièce doit rester fermée pendant au moins une année complète; ne l'utilisez pas. Oh! j'oubliais le principal : ni ta femme ni tes enfants ne doivent mettre le nez là. Tu m'as bien compris? Demain matin, je vais venir chercher ta fille pour la conduire à l'hôpital de Sainte-Anne.

– Je peux faire ça, j'ai un bon cheval.

– Mais ta fille ne pourrait pas subir les soubresauts de la route raboteuse. L'automobile est plus indiquée.

– Je vous en cause des désagréments!

– Tu rempliras ma cave de légumes frais à l'automne... Demain, pas de déjeuner pour l'enfant. Je lui ferai passer un examen du sang en même temps. Elle ne doit pas se lever ni essayer de marcher. Ça pourrait envenimer le mal. L'immobilité la plus complète, et pas d'émotions vives, du calme dans la maison...

Arthur sentit le poids de l'accusation. Le curé toussota pour cacher son embarras.

– Bon courage, mon vieux!

Le médecin sortit. Le curé s'attarda un instant; dès qu'ils furent seuls, il se pencha et dit à l'oreille d'Arthur :

– Quand tu auras une minute, viens donc faire une bonne confession, c'est la seule médecine que j'ai à t'offrir. Et c'est aussi la meilleure. Bon courage!

Arthur, dès que la porte se referma, se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer comme un enfant. Il se sentait complètement vidé, sa vie lui semblait perturbée à tout jamais. Aujourd'hui, il venait de perdre confiance, confiance en la vie, confiance en lui-même.

Lorsque, enfin, sa souffrance se calma, il retourna à la chambre où sa sœur avait tant souffert. Il ouvrit la porte. À sa grande surprise, le cadavre avait été déplacé et reposait sur le lit, recouvert d'un drap. Ce geste humain qu'avait fait le médecin le bouleversa. Il descendit à la cuisine et revint avec un seau d'eau tiède dans laquelle il avait ajouté de la javel. Il nettoya les dégâts, tout ce sang qui avait jailli, auquel se mêlaient maintenant ses larmes. Ensuite, il se dévêtit, laissa ses vêtements dans un coin de la pièce et prit un bain. Il alla dans sa chambre pour prendre du linge propre.

– Arthur...

La voix de Lucette se faisait humble, suppliante. L'homme ne répondit pas. Il ouvrit la garde-robe, y prit le nécessaire.

– Arthur, insista Lucette.

Il sortit sans un regard en arrière. Après s'être vêtu, il se dirigea vers la chambre de Gervaise. L'enfant dormait. Ses joues étaient rosies par la fièvre. Sur le bureau, il y avait un petit gobelet et une bouteille de remède. Il en conclut que le médecin les

avait laissés là, mais qu'il avait oublié de le prévenir. Il lui téléphonerait pour se renseigner. Longtemps, il regarda son bébé dormir. Parfois, elle s'agitait, comme si elle souffrait, même dans son sommeil.

Soudain, il pensa à son cheval qu'il avait abandonné à son sort. Il sortit et vit l'animal qui broutait l'herbe en bordure de la clôture. Il se surprit à envier cette bête qui n'avait pas à vivre de tels tourments. Jamais ce fermier, amant de la terre, ne pourrait bannir de sa mémoire ce jour qui s'était levé ensoleillé et plein de promesses.

Il ignorait pourtant les conséquences qu'aurait ce drame sur la vie de sa fillette dorénavant marquée par le destin. S'il avait pu prévoir les suites néfastes de cet événement de malheur sur sa propre destinée et celle des siens, il aurait sombré dans le désespoir le plus noir. Mais son âme était simple : l'âme du paysan voit la nature évoluer avec les saisons, dans un ordre parfait. Il venait de vivre une tempête, elle s'apaiserait.

Il ramena Piton à l'écurie, lui servit une bonne fourchée de foin et une grande ration d'eau. Il le caressa un instant, puis ferma la porte.

Il appela les vaches qui, surprises, levèrent la tête : c'était trop tôt pour la traite! Arthur réitéra son appel : « Quévache-qué ». Une à une, elles répondirent en venant vers l'étable, de leurs pas lents. À elles aussi, il servit une généreuse ration de foin. Quand viendrait l'heure de les traire, elles seraient déjà là, réunies. Ainsi, il pourrait passer plus de temps auprès de sa fille, si elle se réveillait.

Tout à coup, une pensée terrible l'assaillit. Lucette, ce regard fixe, son air bête, cette crise de folie furieuse, constituait-elle un danger? Il courait maintenant en direction de la maison. Il n'avait pas encore pensé à elle. Il ne s'était pas attardé à comprendre ni à analyser les faits; il ne les avait que subis! Il monta sur la galerie, ouvrit la porte. Elle était là, debout, face au poêle.

— C'est toi, Raymond?

Elle se retourna :

— Ah! c'est toi, Arthur. Je préparais le souper pour Raymond.

Rassuré, l'homme soupira. « Non, elle n'est pas folle, pas plus qu'avant. » Le bruit d'un moteur attira son attention. Il sortit sur la galerie. C'était le croque-mort qui venait quérir la dépouille de sa sœur. « Ce cauchemar ne finira jamais. » Une

seule pensée le réconfortait : Gervaise dormait profondément; elle ne verrait pas le corps rigide de sa tante qui les quittait pour toujours.

Dès que le fourgon eut quitté la cour, Arthur remonta à l'étage et vida la chambre de son mobilier. Il y prit également tous les vêtements et empila le tout au milieu du champ. Le lendemain, au lever du jour, il y mettrait le feu. Il prépara la solution de chaux qu'il utilisait habituellement pour désinfecter les bâtiments et vint chauler la chambre contaminée. Il jeta ses hardes sur le tas d'ordures et revint vers la maison. Il était mentalement exténué. L'horloge sonnait quatre heures. Il se laissa tomber dans la berceuse et s'endormit. C'est dans cette position que le trouva Raymond lorsqu'il rentra de l'école.

– Qu'est-ce qu'il a, papa? demanda l'enfant à sa mère.

– Viens, mon petit, viens. Maman a à te parler.

– Où est Gervaise?

– Elle dort.

– Mon avion est là, près de la chaise. Elle ne l'a même pas brisé. Pourquoi papa et Gervaise dorment-ils? Pourquoi?

– Laisse-moi parler.

– Papa, papa, où est Gervaise? cria le garçon.

– Laisse-moi parler, mon Raymond, insista la mère.

Arthur sursauta, regarda autour de lui, hébété. Il lui fallut une bonne minute pour se ressaisir.

– Écoute-moi, mon Raymond. Laisse-moi te parler, répétait la mère.

– Toi, tu la fermes, Lucette! Tu m'as entendu? Tu la fermes, et bien dur! tonna Arthur.

Oui, elle avait compris. Jamais encore son mari ne lui avait parlé sur ce ton. Elle recula lentement, effrayée.

– Où est Gervaise? demanda l'enfant.

– Couchée, un peu malade.

– Toi aussi? C'est pour ça que tu dors en plein jour?

– Non, on a eu de grosses émotions.

Il se tut un instant, chercha ses mots.

– Ma sœur est... morte. Ta tante est décédée. Un accident.

Il faudra prier pour le repos de son âme.

Les mots ne sortaient plus. L'angoisse le prit à la gorge; les larmes lui montèrent aux yeux. Une fois encore, il avait tu la vérité, l'avait adaptée aux circonstances. Raymond cherchait à comprendre. Tout ça lui semblait bien confus.

— Je peux voir Minotte?

— Va, mais ne la réveille pas, et redescends tout de suite.

— Oui, papa.

L'enfant monta les marches sur la pointe des pieds. Il revint. En silence, il alla s'asseoir près de son père. L'étendue du drame lui échappa. Seulement la maladie de sa jeune sœur l'inquiétait.

— Elle dort? s'enquit le père.

— Oui, murmura le garçon.

— Fais tes devoirs, bonhomme. Je vais aux bâtiments. Si tu as besoin de moi, appelle. Je dois faire mon train.

Aussitôt Arthur sorti, Lucette offrit un goûter à son fils. Elle déposa devant lui un verre de lait et une assiette de ses croquignoles préférées.

— J'ai pas faim, maman.

— Mange, tu ne dois pas tomber malade, toi aussi.

— J'ai pas faim.

Raymond sortit son sac d'école, étala livres et cahiers sur la table. De sa poche, il sortit un canif et tailla la mine de son crayon. Lucette l'observait, ce qui l'agaça. Il entreprit sa lecture à voix haute. Lucette écoutait, émerveillée. Tout ce que faisait son fils l'épatait.

Dans la grange, Arthur s'affairait : il fallait traire les vaches, renfermer les poules dans le poulailler, donner à boire à ses bêtes. Il procéda, comme un automate, par habitude. Sa pensée était ailleurs. Quelque part, sa sœur gisait sur les planches tandis que sa fille reposait en haut, sur son grabat. Il avait le cœur noué; sa douleur était cuisante. Arthur ramassait les œufs, les déposait dans un panier. Il se dirigea vers la maison. Seule la contre-porte était fermée, ce qui lui permettait d'entendre ce qui se passait à l'intérieur.

— Maman, demanda Raymond, combien y a-t-il de pieds carrés dans une verge carrée?

Lucette ne répondit pas; l'enfant répéta sa question, croyant que sa mère n'avait pas entendu.

Arthur attendit un instant, puis entra. Sur un ton très calme, il demanda :

— Le sais-tu, Lucette?

— ...

— Réponds à ton fils quand il te parle. Sinon il pourrait,

lui aussi, se lasser de tes bouderies et bientôt plus personne ne t'adressera la parole! lança Arthur d'un ton sec.

— Il y en a neuf!

— Merci, maman.

Raymond continua de faire son devoir de géométrie. Lorsqu'il eut terminé, il empila ses cahiers et retourna en haut. Gervaise dormait encore. Il la regarda intensément. S'inquiétant de la voir immobile, il se pencha sur elle; la fillette fit un mouvement et gémit.

Plus tard, dans la soirée, Arthur demanda à son fils :

— Tu as toujours ce sac de couchage que tu utilises quand tu fais des randonnées avec les scouts?

— Oui.

— Je peux te l'emprunter pour ce soir?

— Oui, bien sûr, papa. Pourquoi?

— Je vais dormir dans la chambre de Gervaise. Toi, Lucette, prépare un bouillon chaud pour quand elle se réveillera : le docteur l'a conseillé. Demain, elle devra rester à jeun.

— Pourquoi? demanda Raymond.

— Demain, fiston, ta sœur ira passer des examens à l'hôpital.

— À l'hôpital?

— Oui, fiston, à l'hôpital.

— Je veux aller avec elle.

— Tu iras à l'école. Elle fera le voyage en automobile avec le docteur. Il n'y a pas de danger.

Il rassura l'enfant, même s'il n'était sûr de rien. Il craignait le pire. Il ignorait tout de la médecine, sauf ce qui était relatif aux soins des animaux. Ça lui suffisait : une bête jeune se tirait habituellement d'affaire. Pourquoi Gervaise ne réagissait-elle pas? Elle ne bougeait pas; ça lui semblait anormal. « Peut-être à cause des remèdes. »

Arthur dort peu, il rêva que les microbes ravageaient sa terre. Le jour pointait à peine quand il se leva. Il alla vers la remise, prit le contenant de gaz et en aspergea les objets à brûler. La flamme ne tarda pas à grimper vers le ciel. Appuyé sur la clôture, il refoulait ses larmes, fixait le spectacle sans le voir.

Raymond, encore en pyjama, arriva en courant et dit à son père :

– Viens vite, papa, le docteur a besoin de toi.

– Il est déjà là!

Avec mille précautions, Gervaise fut descendue sur un brancard et installée sur la banquette arrière de l'automobile.

– Je vous accompagne, docteur.

– Pas nécessaire, une religieuse infirmière fera le voyage avec nous.

– Vous me donnerez des nouvelles au plus vite, hein, docteur?

– Oui, mon vieux.

Et d'une voix basse, il souffla à l'oreille d'Arthur : « Garde un œil sur ta femme. »

La voiture partit, soulevant derrière elle un nuage de poussière.

Jamais il n'oublierait le regard de sa petite fille adorée. Elle, habituellement si gaie et primesautière, demeurait impassible. Seul un éclair de surprise avait lui dans ses yeux quand elle avait vu la flamme qui crépitait et s'étirait dans le ciel.

Arthur s'éloigna de la maison, courut vers le champ, se jeta sur le sol à plat ventre et laissa éclater sa peine. De ses ongles, il labourait le sol. Des sons rauques s'échappaient de sa poitrine. Il se roulait sur cette terre qui les avait nourris, lui, les siens et ses parents. Épuisé, il s'endormit.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, son regard fut attiré par les deux bottines qu'il portait au moment de s'étendre là. Une couverture avait été jetée sur lui. Il leva la tête, surpris. À faible distance se tenait Raymond, assis par terre, qui l'observait. Celui-ci était encore revêtu de son vêtement de nuit.

– Je t'ai désobéi, papa.

– Hein? demanda l'homme en se redressant.

– Je t'ai désobéi. Je ne suis pas allé à l'école, dit l'enfant d'une voix piteuse.

Arthur ouvrit ses bras, Raymond vint s'y réfugier. Ils communiaient à une seule et même peine, cela dans le mutisme le plus complet. Raymond s'interrogeait mais il respectait la souffrance de son père, en qui il avait toute confiance.

– Quelle heure est-il, fiston?

– Peut-être midi.

- Il faut atteler.
- Je vais t'aider. Où vas-tu?
- Tu m'accompagnes, nous irons au village payer nos respects à ta tante.

Toutes les questions que l'enfant avait formulées dans sa tête pendant que son père dormait moururent sur ses lèvres. Plus unis que jamais, ils parcoururent ensemble la route poussiéreuse qui menait au village. Pour la première fois, le garçon prenait contact avec la mort qui venait de faucher un membre de sa famille. Une messe basse, un détour au cimetière; les glas résonnaient encore que Raymond, intimidé, entraînait en compagnie de son père dans le bureau du médecin.

Plus tôt, celui-ci avait téléphoné à Arthur pour lui apprendre que sa fille séjournerait quelque temps à l'hôpital. Lorsqu'il avait raccroché le combiné, il s'était consolé à l'idée que là-bas, il en était assuré, elle recevrait de bons soins. Il ne lui restait plus qu'à espérer.

– Docteur, vous me pardonnerez, j'ai oublié, dans mon malheur, de vous payer vos frais. J'ai l'argent qu'il faut, ne soyez pas inquiet. Vous avez été plus qu'un père pour moi.

– On verra tout ça plus tard. Prends une chaise.

Le médecin regarda Raymond.

– Vous pouvez parler devant lui, docteur, il est devenu un homme.

– Ta fille est dans une salle avec cinq enfants de son âge. Ainsi, elle sera moins seule, et c'est moins coûteux qu'une chambre privée.

– Et sa hanche?

– Pas beau. Mais attendons les autres résultats. Ne désespère pas : on a de bons chirurgiens et la médecine fait tous les jours des progrès. Les antibiotiques ont contré l'inflammation, c'est déjà ça de gagné.

– Un chirurgien, ça opère? demanda l'homme.

– Oui.

Arthur baissa la tête tandis que Raymond sortit précipitamment du cabinet de consultation.

– C'est l'enfer, docteur!

– Ta femme, comment se comporte-t-elle?

– Elle, qu'elle crève!

– Tu blasphèmes!

— S'il y a un bon Dieu dans le ciel, Il me comprend et Il me pardonne.

Le voyage de retour se fit, cette fois encore, en silence.

Quand les hommes arrivèrent à la maison, Lucette se berçait dans la cuisine. Arthur monta à sa chambre, prit ses vêtements de travail qu'il alla déposer dans la chambre de Gervaise. Puis, revenant sur ses pas, il ouvrit le deuxième tiroir de sa commode. Il tira sur une enveloppe retenue à l'arrière du tiroir par quatre punaises.

Installé sur le lit de sa fille, il déchira le papier, étala le contenu sur la couche. C'était là toute sa richesse : sept cent quatre-vingt-dix belles piastres. Il les avait économisées dans le but de réaliser le rêve de sa vie : posséder un beau tracteur Massey-Ferguson qui accomplirait la grosse et pénible besogne sur la terre. Ainsi, ses revenus augmenteraient, et il pourrait ajouter une bergerie à la ferme. L'élevage des moutons était un rêve que caressait cet homme qui espérait voir Raymond prendre la relève sur leur domaine, un de ces jours.

Le tracteur! Que de soirées passées à étudier les dépliants publicitaires, à analyser chaque pièce de machinerie, torturé par la crainte de mal choisir!

Le bien de la famille était maintenant menacé. Le contenu du bas de laine de l'habitant servirait à payer l'embaumeur, le bedeau qui avait sonné les cloches, le curé, et pis encore, l'hôpital, les fioles de remèdes, et le chirurgien qui trancherait dans la chair de son enfant.

Les dettes contractées envers le curé et le docteur sont des dettes d'honneur pour tout bon Canadien : les honoraires du curé, afin que Dieu soit bien honoré, permettent de construire de nombreuses et riches églises, et de grands et confortables presbytères. Ceux du docteur, lui permettent de bien servir son pays, sa nation. De cette façon, gloire serait à jamais rendue à Dieu, l'Être suprême, le Père des hommes. C'est ce qu'Arthur avait entendu répéter maintes fois par son père, confirmant ainsi ce qu'il avait appris aux leçons de catéchisme.

La maudite consommation ne se contentait pas de tuer, elle amenait des drames, dont le sien et celui de tous ceux qu'il aimait, pour qui il trimait si durement. Lucette et sa fierté : elle s'était opposée à l'idée du sanatorium, et ça lui trottait dans la tête. « J'ai été mou, mou comme une guenille! Ah, si seulement c'était à refaire! »

Il n'était pas pieux, Arthur, mais il était droit, franc et honnête. Peu à peu, il faisait la part des choses, reconnaissait ses faiblesses, ses erreurs : Lucette n'était pas entièrement responsable de tout ce drame. Il avait manqué à ses obligations de bon père de famille. Et Gervaise écopait!

Il ramassa et empila les billets de banque. Les œufs étaient vingt cents la douzaine. Les poules auraient besoin de pondre dru, s'il voulait ramasser la somme qu'il devrait bientôt déboursier!

Il dissimula l'argent sous le matelas. L'idée de ne pas changer de chambre l'effleura un instant, mais il avait besoin de mettre de l'ordre dans sa tête. Pour le moment, il n'avait pas sa femme en odeur de sainteté; il voulait réfléchir et il avait besoin de solitude. Plus tard il aviserait.

La philosophie du terrien est faite de simplicité et de logique. Elle s'explique par l'exigence des saisons : tu sèmeras au printemps si tu veux cultiver à l'automne; par l'exigence du bétail : tu le nourriras si tu veux qu'il te nourrisse. L'homme et la nature ne font qu'un. À mesure que la forêt régresse, faisant place à des champs propres à la culture, le fermier se raffermir dans ses théories. Son univers est bien spécifique : sa terre et le cœur de celle-ci : sa famille. Le silence de l'homme qui œuvre dans le pré, les grands espaces isolés, n'engendrent pas chez lui la solitude; le travail exigeant n'engendre pas de regrets : la patience et sa sagesse sont ses vertus. Mais que survienne un événement fortuit, il réagira spontanément, avec toute la logique dont il est capable. Ce n'est qu'une fois tout rentré dans l'ordre qu'il s'attardera aux faits pour en approfondir la portée.

Pour le moment, Arthur pensait à sa sœur qui reposait auprès de ses parents et de ses enfants morts en bas âge. À ces derniers, il adressa une prière : « Veillez sur votre sœur Gervaise. »

Il marcha vers les bâtiments. Sa première visite fut pour Toutoune, la grosse truie au ventre plein. Elle était si grosse qu'elle avait peine à se déplacer. « On dirait que sa panse va éclater. » Pour lui donner plus de liberté de mouvements, il mena le verrat dans une soue improvisée.

Arthur prenait tout son temps pour accomplir sa tâche, car la maison lui puait au nez. Pourtant, il lui faudrait reprendre son équilibre, car la vie devait continuer.

Un soir, Arthur s'attabla auprès de son fils qui faisait ses devoirs. Il alignait des colonnes de chiffres et calculait : il faut au moins cent trente-cinq bottes de foin pour nourrir chaque vache; jusqu'à deux cents pour le cheval. « Pas question de sacrifier les bêtes. J'aurai peut-être besoin d'engager de l'aide; les journaliers ne manquent pas! »

Il fit la liste de provisions nécessaires : les graines pour les semences, le grain, l'avoine et le bois plané pour les réparations. Toutes ces opérations sont pénibles pour lui qui sait à peine écrire. Aussi son fils irait-il à l'école le plus longtemps possible, de même que sa fille.

Les occupations qu'il s'imposait pour distraire ses pensées ne réussissaient pas à faire oublier au fermier ses inquiétudes profondes.

Lucette se berçait, distante, effacée, silencieuse. La vie sous ce toit serait, Arthur le sentait, à jamais perturbée. Il leva la tête et, sur un ton qu'il voulait neutre, s'adressa à son épouse :

— Va dormir, Lucette. Va te reposer.

À sa grande surprise, elle se leva, s'arrêta un instant devant la table et regarda son fils. Puis, posant la main sur la rampe, elle monta lentement, péniblement, semblait-il à son mari qui l'observait du coin de l'œil.

« Pilou, le taureau, va bien chercher dans les quinze cents livres, il faudra le remplacer. Le sacripant s'est si fortement lié d'amitié avec la vache Rousse qu'il dédaigne les autres vaches du troupeau! Les génisses, si je n'y vois pas, menacent de rester vierges, ne se reproduiront pas, et ne fourniront pas de lait! » Ses réflexions le firent sourire. « Sacré Pilou, il a plus de cœur que bien des humains! » La fidélité de l'animal pour Rousse l'attendrit un instant.

Devrait-il vendre le bœuf vivant? « Il doit peser dans les mille cinq cents livres au-dessus. Une moitié me donnerait une réserve de viande pour l'année. Avec ce que me rapporterait la carcasse et la vente de l'autre moitié de la bête, j'encaisserais assez pour me procurer un jeune bœuf, de bonne race, propre à la reproduction. Le taureau et le coq ont aussi des amours préférentielles qui me coûtent cher. » Cette surprenante réalité de la vie sur la ferme lui avait été enseignée par son père; il avait, à l'époque, à peine seize ans. Encore aujourd'hui, il se souvient

de la gêne que lui avait causée cette confiance, laquelle lui avait été faite ici même, dans cette cuisine, près de cette table. Seuls le prélat et les rideaux avaient été remplacés. Mordillant le bout de son crayon à mine, Arthur promenait les yeux sur le décor familial, comme s'il le voyait pour la première fois.

Non, il ne vendrait pas Pilou; il ne l'échangerait pas contre le taureau d'un autre fermier, comme ça se faisait occasionnellement. Il ferait boucherie... Sur sa liste, il écrit : « voir pour jeune taureau ». Quant au coq, il deviendrait un bouillon de soupe et un ragoût qui donnerait des forces à sa fille quand celle-ci reviendrait bientôt de l'hôpital. Et il écrit : « acheter un coq ». Levant la tête, il dit tout haut :

— Fiston, il faut aller dormir. Dimanche, nous irons visiter ta sœur à l'hôpital. Vois-y en conséquence, pour te libérer tôt de tes devoirs et de tes leçons.

L'enfant regarda son père, eut un grand sourire, fit « oui » de la tête et s'écria : « Youpi! »

— Hein? questionna le père.

— Je cherchais dans ma tête ce qui ferait plaisir à Minotte, je viens de le trouver.

— Tu veux me le dire?

— Le docteur a dit qu'elle est dans une salle avec d'autres enfants. Je vais leur faire des avions de papier qu'ils pourront se lancer d'un lit à l'autre. Ça va les amuser et les distraire.

— Tu es un bon garçon, Raymond.

Embarrassé, l'enfant baissa les yeux. Ses devoirs ne l'intéressaient subitement plus. Il pensait à sa poupée de sœur qu'il avait surnommée Minotte.

Ce matin-là, ils partirent à cheval, bien endimanchés, le bout du nez luisant, les cheveux bien lissés. Dans un sac Raymond avait délicatement entassé une dizaine d'avions faits de papier soigneusement plié. Il faisait encore brun lorsqu'ils traversèrent le village. Piton semblait priser sa randonnée. Le vieux cheval de trait trouvait la charge de la voiture bien légère à tirer.

Le village suivant était plus important : l'église était énorme, avec ses deux clochers pointés vers le firmament et une population plus dense. Il y avait mouvement de foule : on se rendait soit à l'église, soit chez des parents à visiter. Raymond, enchanté, pivotait sur son siège. Ses seules sorties consistaient en des rencontres entre scouts, dans les environs.

Jamais encore n'avait-il poussé aussi loin la balade. Tout l'émerveillait. Le chemin de macadam s'arrêtait. On roulait maintenant sur une route toute noire et solide, sur laquelle leur carrosse semblait glisser.

– Hein, qu'est-ce que t'en penses, fiston, est-ce assez doux à ton goût? Finie la poussière!

– C'est chouette! C'est loin, l'hôpital?

– Une couple de milles encore.

– C'est chouette.

À nouveau, le silence tomba. L'émerveillement du garçon ne cessait de croître. Les arbres jetaient occasionnellement de l'ombre sur leur passage. Les maisons étaient entourées de verdure, rase et douce. Raymond n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

– C'est comme dans les livres d'images.

Arthur sourit. Il se surprit à espérer que leur retour soit aussi gai. Son fils tapait maintenant du pied en turlutant.

– Chante plus fort!

– On me prendrait pour un fou! Dis, papa, ça doit rouler bien vite une auto sur une pareille surface lisse?

Le père sourit. La question suivante figea cependant son visage.

– La grande ville, papa, c'est beau comme ça?

– Je ne le sais pas, fiston. Je n'y suis jamais allé. Le bien paternel est, dans mon idée à moi, le plus beau coin du monde...

L'aveu lourd de sens, et cachant sans doute une interrogation, ne trouva pas écho dans l'âme du jeune garçon. Aujourd'hui, celui-ci pensait avec ses yeux, à travers les images qui défilaient de chaque côté de la route. Il y avait tant à voir! Dans sa mémoire, il tentait de tout enregistrer.

– Regarde à ta droite, sur le fond, à l'horizon. Cette tache grise, c'est l'hôpital.

– Cette grosse bâtisse-là est pleine de malades?

Arthur ne répondit pas. Il serra plus fortement les cordeaux qui commandaient le cheval. Piton ralentit. La bête suait, la langue trotte l'avait assoiffée.

Contournant l'hôpital, Arthur regarda la position du soleil : il cherchait de l'ombre pour que l'animal puisse se reposer. Il fixa les guides à un arbre, puis il marcha en direction de l'arrière de la voiture. Il rapporta une ration de foin à son vieil ami et le caressa un peu. De sa poche, il sortit une pomme. Piton la renâcla et la saisit dans sa gueule gour-

mande. Puis, il plaça sur le sol le récipient d'eau fraîche qu'il avait puisée à cette fin, avant le départ de la maison.

— Ça, fiston, c'est pour nous.

De sous la banquette, il sortit un sac de papier brun qui contenait un quignon de pain, une bonne ration de fromage et quelques croquignoles.

— Chouette : tout ça, c'est chouette!

Ils mangèrent en silence; un silence qu'Arthur aurait aimé ne pas rompre, surtout pas avec les paroles qu'il allait prononcer. S'empiffrant, les yeux pleins d'étoiles, son gars avait l'air d'un pacha, hautement perché sur le banc du boghei.

— Fiston...

— Oui, papa?

— Là-haut, il faudra freiner tes émotions, quoi que tu vois ou entendes. Gervaise n'est pas guérie. Elle va pleurer, surtout quand sera venue l'heure de partir. Ce n'est pas tout... Elle a mal, beaucoup. Il ne faudra pas jouer avec elle pour ne pas aggraver sa blessure.

— Sa blessure? l'interrompit Raymond.

— Je te raconterai tout ça plus tard. Gervaise... ne doit pas se lever de son lit, ni marcher.

— O.K., papa.

— Tiens, remets-lui ça.

Arthur sortit un petit sac dans lequel il avait glissé quelques pommes et des gâteries.

L'ascenseur grimpait les étages. À travers le grillage de la porte métallique, l'on pouvait apercevoir des malades, des infirmières coiffées et vêtues de blanc. Le tout impressionnait fortement l'enfant, si bien qu'il sentit une boule se former au fond de sa gorge.

— Ça va, fiston?

Le corridor leur parut interminable. Le numéro quatre cent dix parut enfin. Ils s'arrêtèrent un instant pour reprendre une contenance assurée. La porte, très lourde, s'ouvrit lentement. À l'intérieur, on riait, puis on se tut. Raymond serrait très fort les sacs qu'il tenait, un dans chaque main. Les yeux des visiteurs faisaient le tour des lits.

— Papa! Raymond! Papa! Raymond!

Les hommes coururent vers Gervaise, les bras tendus. On s'embrassa.

— Minotte, bonjour, Minotte!

Arthur ne parvenait pas à desserrer les mâchoires. Quand il embrassa sa fille, il craqua. Il se laissa tomber sur la chaise devant lui, et inonda de ses larmes le lit blanc.

– Hum! Hum! Papa doit être bien fatigué, blagua Raymond. Ça va bien, Minotte?

– Oui, fit de la tête la fillette émue.

– Tu as mal?

– Oui, quand on me donne des piqûres.

– Des piqûres?

– Oui, des remèdes pour me guérir.

– Pas d'autres bobos?

– Non, dit-elle, bravement.

– Regarde, j'ai une belle surprise.

Il sortit un avion de son sac, s'éloigna et le lança vers elle. Les autres petites malades s'exclamèrent. Raymond, ravi, en lança un à chacune. Et le concours commença! Arthur retrouva enfin son calme. Le rire des enfants lui fit chaud au cœur. La fête se prolongea. Une infirmière se présenta, un aéronef lui passa près de la tête qu'elle inclina.

– Bon, ne vous fatiguez pas trop. Serrez vos avions et reposez-vous. Je présume que vous êtes monsieur Lamoureux, le père de Gervaise.

– Oui, madame.

– Nous aimerions vous voir avant votre départ. Arrêtez au poste situé au milieu du passage. Je serai là.

– Bien, madame.

La dame en blanc pinça affectueusement les orteils de Gervaise et quitta la chambre.

– Elle est gentille, dit Raymond. Tiens, prends ceci, c'est pour toi.

– Raymond...

– Quoi, Minotte?

– Je ne peux plus marcher.

– Ah non? Pourquoi?

– J'ai brisé mon ange.

– Ton ange?

Arthur, qui avait compris, crut qu'il allait défaillir.

– Mais, ça se répare, ce machin-là?

– Oui, un docteur va venir la souder pour la guérir.

– Il faudra être patiente.

– Je m'ennuie de vous autres.

– Quand tu rentreras, je vais te gâter, te promener sur mon dos; tu n’auras pas à marcher.

– Mais avant, tu vas revenir?

– Oui, promis.

– Je serai très sage, et je guérirai très vite.

– Ça, c’est ma Minotte qui parle!

Arthur se leva, se dirigea vers la fenêtre, remonta les épaules, les mains enfouies tout au fond de ses poches. Il écouta le discours de ses enfants, le cœur brisé. N’en pouvant plus, il décida de s’éloigner pour cacher son désespoir.

– Je vais au poste, je reviens.

Il devait sortir, sans quoi il aurait étouffé. Dans le corridor, il s’arrêta. Il fit un effort surhumain pour surmonter son chagrin. On lui demanda sa signature pour autoriser l’intervention chirurgicale. Sa main tremblait. Les yeux suppliants, il osa la question :

– Marchera-t-elle un jour?

– Le docteur le croit. S’il était ici, je lui demanderais de vous recevoir. Malheureusement, il est absent aujourd’hui.

– Vous semblez bonne. Soyez-le pour ma fille, je vous en supplie.

– Ayez confiance, priez. Le Maître veille sur les enfants. Gervaise est un petit bout de chou adorable. Elle est douce et docile. Vous voyez, vous avez de la chance. Nous ferons tout ce qui est humainement possible pour vous la rendre en santé.

– Ce... sera long?

– J’en ai bien peur : les os ont besoin de beaucoup de temps pour se souder.

Il le savait, ses bêtes lui avaient fait connaître l’expérience.

– Je retourne la voir.

– Ne vous attardez pas, elle a besoin de beaucoup de repos. Chaque minute est précieuse dans son cas.

– Merci, madame!

Arthur revint dans la chambre, s’approcha de sa fille, caressa ses cheveux.

– Tu es déjà mieux, beaucoup mieux. Guéris vite. Je t’aime, mon chou.

– Moi aussi, papa.

– Nous devons partir, mais nous allons revenir. Mange bien, dors beaucoup.

Gervaise fit la moue, elle allait pleurer; Arthur ne voulait pas voir ça, il s'éloigna.

– Je descends m'occuper de Piton; ne tarde pas, Raymond, je t'attends dehors.

Il disparut derrière la grande porte sur laquelle le regard de l'enfant resta un moment fixé.

– Quand on va revenir, je vais t'apporter des oranges, comme à Noël, tu veux? Fais-moi un beau grand sourire que je vais garder dans mon cœur.

Le sourire ressemblait à une grimace. L'enfant luttait contre sa peine. Raymond embrassa sa sœur sur les joues et se mit à rigoler :

– Fais-moi un beau bec à pincettes.

Gervaise pinça de ses doigts les joues de son frère et l'embrassa sur le nez. Les fillettes se mirent à rire. Raymond leur dit bonjour de la main en les regardant une à une. Il sortit après un dernier regard en direction de Gervaise. Il arpenta le passage, se sentit perdu. Il se dirigea vers une infirmière et lui demanda où était l'escalier.

Il descendit les étages, l'endroit était désert. Il avait besoin de ces minutes de solitude : il lui fallait se composer un visage, l'émotion lui faisait mal. Des mots résonnèrent dans sa tête : « Je ne peux plus marcher. »

Piton était toujours là, près de l'arbre. Mais son père n'était nulle part. Raymond s'inquiétait, il scruta les alentours. Il le vit, assis sur un banc, la tête cachée dans les mains.

Jusque-là, il avait compris la colère de son père, mais sans en connaître la raison. Voilà que le chagrin de l'homme lui apparaissait dans toute sa nudité, ce qui émoussa davantage sa curiosité. La veille, avant de s'endormir, il s'était juré de questionner son père sur le chemin du retour. Il n'en aurait pas le courage, il le sentait.

– Papa, papa!

L'homme sursauta.

– Il faut partir, papa.

– Oui, bien sûr.

On aurait dit que la tempête avait balayé le décor, la route lisse et douce, la belle verdure. Chacun de son côté, ces deux êtres étaient aux prises avec leur tourment intérieur et n'avaient plus d'yeux pour ce monde cruel. Seul Piton s'y donnait à cœur joie. Il grugeait la chaussée de ses sabots bien fer-

rés. Arthur n'utilisait pas les rênes, aussi l'animal allait-il à son propre rythme.

La maison était en vue, Arthur ralentit l'allure de sa monture. Tout semblait calme. Il en profita pour guider Piton vers l'écurie. Tout à coup, il entend un vacarme inhabituel venant de la grange. Il saute en bas du boghei et se précipite à l'intérieur.

— Viens, Raymond, crie-t-il tout en courant.

La pénombre le dérouta un instant, il écarquille les yeux.

— C'est Toutoune, la truie.

L'homme est secoué d'un rire nerveux.

— Regarde-moi ça! C'est pas possible! Pauvre bête!

Regarde-moi ça!

Arthur va vers la porte, laisse tomber ses culottes du dimanche et enfila sa salopette. Ses bottes ne sont pas là, tant pis : il ôte ses souliers, il ira pieds nus.

— Ma pauvre vieille, tu as fait ça toute seule comme une grande fille! Compte les petits, mon gars. Je n'ai jamais encore vu pareille portée!

— Il y en a huit, papa.

— Es-tu certain?

— Ils bougent trop, c'est difficile de les compter.

De fait, les cochonnets se chamaillent pour atteindre les mamelles gonflées de lait.

— Ça, mon gars, c'est le miracle de la vie! Regarde-moi ça gigoter, et ça vient à peine de venir au monde!

Raymond n'écoute pas. Soudain, il s'exclame :

— Onze, papa. Onze bébés cochons. Il y en a onze!

Arthur passe un chiffon mouillé sur la bête qui semble épuisée.

— Elle a soif.

— Il faut attendre un peu avant de lui donner à boire; l'eau froide n'est pas indiquée, elle a eu trop chaud, il faut penser à la pneumonie!

Les grognements des jeunes pourceaux résonnaient à l'oreille de l'homme, telle une musique douce. Il continuait d'éponger la truie qui semblait rassurée par sa présence. Dès que la traite des vaches serait faite, il lui servirait un plein bac de lait tout chaud.

Oui, il nourrirait quelques-uns de ses cochonnets avec le petit lait qui se dépose au fond de la centrifugeuse quand il fait le beurre. À l'hiver, il pourrait servir du bon cochon de

lait à sa Gervaise. Cette pensée le ramena au sens pratique : il compta les goinfres qui piétinaient la panse de leur mère truie qui, ce matin encore, les nourrissait à même son sang à elle.

– Tu as raison, mon gars, il y en a onze.

– C'est chouette!

– Le bon Dieu a des manières bien à Lui de se faire pardonner les épreuves qu'Il nous envoie.

Raymond regarda son père. Il eut l'impression que celui-ci avait exprimé tout haut sa pensée, qu'il se parlait à lui-même. Cette phrase, Raymond la répéterait souvent au cours de sa vie.

– Va, mon gars, va apprendre la bonne nouvelle à ta mère. Change de vêtements, puis nettoie tes souliers, ils sont tout crottés. Moi, je dois rester ici et faire le train.

– Veux-tu tes bottes, papa?

– Oui, fais ça pour moi. Je les ai laissées dans la remise.

Arthur se lava les pieds avec le boyau d'arrosage. Puis, il grimpa au fenil et, à l'aide d'une fourche, lança du foin en bas. Une belle grosse ration. « Les bêtes se gaveront ce soir, elles l'ont bien mérité. »

Il détela le cheval, tira le boghei dans la grange. Il pensa à l'hôpital et à Gervaise. « Le docteur va la réparer, il le faut à tout drette! Ma fille va marcher! »

Arthur se dirigea vers la maison. Soudainement, il s'immobilisa : « Mon Dieu, je vous fais un serment : si ma fille marche à nouveau, je passe l'éponge, je pardonne à Lucette, j'oublie tout, et jusqu'au jour de ma mort, je serai un bon chrétien ».

Ce soir-là, il dormirait encore dans la chambre de Gervaise... Et son devoir d'époux? Avec Dieu, il avait fait un pacte : il Lui appartenait de respecter Sa part de la convention.